

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

19^e ANNÉE.

N^o 3.

MARS 1876.

Nous ne savons pas tout.

Prétendre tout savoir à l'époque où nous vivons, c'est être bien vite désillusionné car les recherches faites simultanément, et dans le domaine des lois naturelles, celles qui régissent les corps matériels, et dans celui de la psychologie, prouvent que l'homme en est encore aux prémices de la science universelle; il lui reste à résoudre une multitude de problèmes offerts à ses méditations par la création entière. Nous allons en indiquer quelques-uns aussi rapidement que le permet une revue.

Un puissant écrivain qui vivait en l'an 1010, l'arabe Al Gazzali, disciple de Mahomet, avait prévu la grande dispute qui sépare aujourd'hui la société en deux corps nettement tranchés, celle du conflit antique touchant la nature de l'âme, réveillé de nos jours entre la science et la religion. Il s'exprimait ainsi :

« Dieu a créé l'Esprit de l'homme d'une goutte de sa lumière.
« Cet Esprit retournera vers lui. Ne vous laissez pas tromper par
« cette vaine supposition que l'Esprit meurt avec le corps. La forme
« que vous aviez en naissant et votre forme actuelle ne sont pas
« les mêmes. Il n'est donc pas nécessaire que vous mouriez parce
« que votre corps meurt; vous êtes entré en ce monde comme un
« étranger et vous n'y demeurerez qu'en passant. Dieu est notre
« refuge contre les épreuves et les orages de cette vie agitée; nous
« trouverons en lui un repos éternel, un repos sans chagrin, une
« joie sans douleur, une force sans infirmités, une science exempte
« de doute, une vision extatique et souveraine de la source de vie,
« de lumière et de gloire, cette source d'où nous sommes sortis. »
Ces paroles peuvent être écoutées. Cependant, il en est beaucoup
qui interrogent la matière, masse générale dont les corps sont tirés
pour y retourner après la mort; ont-ils cherché dans le développe-

ment de ces corps, dans leur dissolution ou leur destinée finale, si la nature nous a fait des révélations sur l'âme et s'il ne serait pas pénible, pour les Esprits studieux et religieux, de penser que lors de la gestation ou de la conception, le Créateur se fasse, au gré des passions capricieuses des vivants, le Créateur d'une âme nouvelle? Mais si l'âme est regardée comme un principe actif, ne serait-ce pas sans cesse additionner des forces nouvelles à la force préexistante de l'univers que d'appeler continuellement des âmes à la vie en les tirant du néant? Cette totalité de forces n'irait-elle pas toujours en augmentant, et cela ayant lieu pour chaque individu qui naît, le même phénomène n'aurait-il pas sa raison d'être pour tous ceux qui doivent naître? Non, Dieu ne peut créer tout spécialement des âmes nouvelles, ou bien ce que l'on appelle la conservation et la corrélation des forces n'a plus de sens. C'est l'Inde la grande admiratrice du principe animique, qui reconnut pour la première fois ce grand fait, bien des siècles avant notre ère : *l'éternité et l'indestructibilité de la matière.*

Oui, l'ordre du monde cesserait si les forces venaient à s'accroître ou à diminuer, et ce sont là de hautes considérations qui militent en faveur de la stabilité de l'univers; une somme invariable, mathématiquement déterminée d'énergie universelle, doit être acceptée comme fait scientifique. Mais en fouillant la matière inerte, trouver l'âme fut le but des chercheurs, et l'interrogation muette du scalpel n'ayant pas reçu de réponse, ils ont nié ce qu'ils ne voyaient pas; ils ont refoulé la figure majestueuse d'un Dieu créateur. Nous allons essayer d'accomplir ce qu'ils n'ont pu faire.

Une roche peut durer toujours, ses molécules sont en équilibre puisque la stabilité est la loi de la matière, à moins qu'elle n'en soit tirée ou transformée par un cataclysme; mais les formes vivantes, qui doivent finir, occupent un espace fixe dans le temps; l'animal reçoit sans cesse pour rejeter son superflu; il est comme un fleuve où passe et repasse l'influx vital, chaque molécule constituante est chez lui, vivement dispersée et remplacée du dehors au dedans, ce que prouve surabondamment la physiologie humaine. Les chercheurs peuvent interroger les faits intéressants que nous offre la physiologie comparée, car, à l'aide de ces résultats scientifiques, le grand problème de la psychologie humaine peut recevoir une solution; ils auront fait de la psychologie comparée en demandant si l'âme des animaux est parente de l'âme humaine. Le fait le plus humble ne devient-il pas un trait de lumière pour le penseur?

« Si vous regardez attentivement une fourmi au travail, vous pourrez dire après chaque opération, l'opération qu'elle fera ensuite. » Ce qui prouve, selon *Huber*, qu'elle raisonne et agit

exactement comme nous ; ces insectes ne sont pas de simples instruments automatiques, car avec leur langage antennal, si varié, ils se témoignent après de longs mois leur joie de se revoir, et, ajoute Huber : « Un jour qu'une fourmi inspectrice visitait les travaux et « que les travailleurs avaient, paraît-il, commencé le toit trop tôt, « je la vis démolir le toit, élever les murailles à la hauteur convenable et faire refaire un nouveau toit avec les débris de l'ancien. » Oui, à travers une série indéfinie d'existences, l'âme de la fourmi s'est développée ; « c'est avec admiration, dit *Du Bois-Raymond*, avec respect « que celui qui se livre à l'étude de la nature, regarde « cette molécule microscopique de substance nerveuse, le siège « des facultés du travail, d'ordre, de création, d'affection, de courage qui constituent une âme. »

Il faut lire le sagace et érudit *Brodie* pour juger les hautes considérations qui lui font affirmer : « Que l'intelligence des animaux est « de la même nature que celle de l'homme ; que pour atteindre leur « but, ils nous donnent des preuves manifestes de leur faculté de « raisonnement par les moyens qu'ils emploient. » Son étude du chien, du singe, de l'éléphant, comparée avec celle des animaux sauvages, prouve que les mêmes faits et les mêmes actes se produisent aussi bien par la cohabitation avec l'homme qu'à l'état libre ; preuve qu'il y a intention naturelle, intelligente, indépendante du milieu. « Quel est l'homme, dit-il, capable d'une application mentale soutenue plus de quatre ou cinq heures ? tandis que « les insectes qui vivent en société prouvent leurs facultés affectives et morales, en travaillant pour élever leurs petits avec « une patience et une persévérance qui dure seize à dix-sept « jours. »

Drupe a dit, dans son ouvrage *le Développement intellectuel de l'Europe*, que le système social établi sous les Incas, au Pérou, offrait une parité complète avec les institutions sociales et la conduite personnelle de l'insecte ; que l'homme apprend à connaître lui-même en étudiant la création animale inférieure : l'abeille, la guêpe, la fourmi et l'oiseau ; « entre un être minuscule et l'homme, il y a similitude complète, affirme-t-il. »

Le même auteur a dit que tout acte intellectuel est la conséquence d'un acte antérieur ; il regarde comme une chimère de croire à une pensée spontanée produite par le sujet pensant, car, selon lui, tout provient de causes génératrices. Il affirme aussi, avec une foule de savants physiologistes, que les ganglions nerveux étant formés de matière vésiculaire nerveuse, sont des *appareils d'enregistrement* qui conservent les vestiges du temps et de l'espace ; l'œil est l'organe de l'espace, l'oreille l'organe du temps ; ce sont des appareils

d'une justesse et d'une précision exquis, plus justes, infiniment, pour bien préciser, que ne peut l'être l'organe du toucher.

Les insectes, par leurs ganglions encéphaliques (glandes ou nœuds nerveux du cerveau et de ses dépendances), reçoivent non-seulement les impressions reçues par le contact du corps, de sa périphérie, mais encore mieux, celles que donnent l'ouïe, la vue, l'odorat; ces diverses impressions et la combinaison de leur action mutuelle, nous engageant à placer l'insecte au-dessus de l'automate chez lequel la réaction suit instantanément l'action. Du reste, notons ici que l'oxydation du sang est une condition chimique essentielle de la puissance de l'appareil nerveux chez tous les vivants.

Cette oxydation est-elle diminuée par l'air impur, aussitôt l'appareil perd sa puissance, car le sang artériel est arrêté; mais si elle est augmentée, son action devient énergique, par exemple, en respirant du protoxyde d'azote, ce qui entraîne le repos et le sommeil, cette réparation essentielle de la vie.

Et pour montrer que les impressions les plus légères sont conservées indélébilement, que l'idée d'immortalité, de vie future, est par voie d'impression suggérée à l'homme, prouvons que la nature les a mises aussi bien dans le premier des êtres organisés que dans tous les corps inorganiques. On a fait cette curieuse expérience : Sur une plaque d'acier, froide et polie, poser un disque, ou pain à cacheter; souffler sur le métal et enlever le disque. En laissant sécher le brouillard humide répandu par l'haleine, nul ne s'apercevra de la place où était placé l'objet; mais en soufflant de nouveau, cette empreinte reparaitra nettement tracée, et cela même après plusieurs jours, après un an, si toutefois la plaque polie fut mise à l'abri de l'oxydation de sa surface. Si nous avons des instruments convenables, nous aurions la trace projetée sur un mur par l'ombre d'une personne ou d'un objet, car le spectre invisible d'un paysage, d'un ami, pris par l'objectif, prouve que la plaque sensibilisée, d'argent ou de verre, cache à notre œil, à sa surface sensitive, ce qui peut apparaître immédiatement à l'aide de réactifs spéciaux? Oui, tous nos actes se retracent sur les lambris de nos demeures, il y en a les vestiges indélébiles et nous nous croyons à l'abri de toute investigation indiscrete. C'est ainsi que nous avons vu après de longs voyages, reparaitre sur des plaques l'image fidèle des paysages dont tous les détails s'étaient impressionnés dans notre rétine; des deux côtés c'est la même persistance. Ce phénomène offre d'autres réalités : si, au réveil, on fixe un objet vivement éclairé, pour bien vite refermer les yeux, on en verra l'image spectrale dans l'obscurité, bien plus détaillée, plus exacte; un arbre

vu de face est alors considéré du côté opposé par notre rétine qui n'a pu l'apercevoir.

Si dans les mystérieuses profondeurs de la mémoire les traits de tous ceux que nous avons aimés, de ceux que nous aimons, la trace de tout ce qui est un souvenir est conservée d'une manière ineffaçable, c'est que le cerveau, sans doute, garde plus longtemps que la rétine l'image qui lui fut transmise ; l'Esprit retrouve ainsi dans sa mémoire, en feuilletant les circonvolutions cérébrales, ces plaques sensibilisées si merveilleuses qui redonnent toutes les images que jadis elles ont perçues. Ce livre ineffaçable éveille non-seulement les idées, mais il est la représentation en infiniment petit d'une vie entière, nettement caractérisée, avec tous ses détails les plus sensibles.

Aussi, à l'heure de la mort, dans la fièvre, prêt à passer de l'autre côté de cette existence, l'Esprit, ce magicien, regarde au fond de toutes ces réalités et dans un espace infinitésimal, il revoit les types indestructibles ; c'est alors que dans le délire il les marie à l'aventure et nous présente toutes les incohérences des songes. Dans le sommeil ordinaire, dans la souffrance ou quand nos organes sont fatigués, usés, une rêverie somnolente nous révèle ces souvenirs latents ; mais ces images ne sont plus visibles les yeux ouverts, tant que par le mouvement, l'agitation, nos sens reçoivent des impressions nouvelles. Il est des voyants éveillés, mais cette faculté ne peut être analysée dans le cadre de cette étude.

Le perfectionnement matériel ne peut nous soustraire à l'infirmité, à la maladie, et les opérations naturelles de notre organisme ne peuvent être séparées de notre élévation intellectuelle et morale. A quelque degré de l'échelle sociale que nous soyons arrivés, civilisés ou sauvages, ce qui fut important dans la vie renaît quand l'influence extérieure cesse d'agir sur nous ; un mécanisme que nous possédons, qui nous suit en chaque vie, le rappelle quand nous sommes prêts, car il ne respecte personne et les plus orgueilleux, les plus vaniteux, les plus humbles, subissent contraints et forcés, ou la consolation qu'il donne ou le dur avertissement. N'est-ce pas là l'évidence de l'avenir et la plus accablante preuve de l'impérissable, que cette action spontanée de l'invisible qui produit ses effets sans aucune influence extérieure, et quoique, au dire des positivistes, sa source, son existence soient invraisemblables?... Ces images, fantômes de ce qui n'est plus dans le présent, nous donnent la croyance à l'immortalité, à l'espérance assurée de retrouver nos morts bien vivants de l'autre côté de la vie. Nos ancêtres non civilisés en ont tiré les mêmes conclusions, et la même cause impressionne vivement celui qui s'est créé l'existence la plus raffinée.

Oui, le classement par les nœuds ganglioniques de toute forme externe n'est pas plus soumis à la ressemblance de cette forme, que le caractère d'imprimerie qui sert à composer un volume n'est conforme à la pensée qui le dicta, et que le signal télégraphique ne ressemble aux mots qu'il transmet. Si l'insecte enregistre des impressions anciennes, l'animal supérieur le fait d'une manière plus parfaite, sa mémoire s'étant élevée progressivement ; l'être rudimentaire, seul, est un simple automate qui a besoin d'évolution pour passer de son état vague à un état de perfectionnement relatif, et acquérir d'autres facultés intellectuelles par son développement à des degrés progressifs et successifs ; la vie sociale ne peut commencer qu'avec l'extension, l'accroissement de la vie individuelle. Si, chez l'insecte, le langage des antennes suffit à toutes relations, chez le premier des animaux, c'est la parole qui a permis tour à tour la connaissance d'un individu verbalement transmise à autrui, et puis, les actes et les idées émises par une génération à une autre ; ce fut là le beau temps de la tradition verbale, celui qui rendit possibles les rapports sociaux et, nous le savons, l'homme est conduit par le souvenir et les influences du passé autant que par ses actes quotidiens ; *sa raison ne se détermine que par l'expérience.*

Cet aperçu psychologique nous conduit au progrès de la civilisation par l'écriture ; puis, par l'imprimerie, il nous fait découvrir tout ce que signifient ces inventions qui doivent nous conduire à l'unification de la race humaine. Ce seront des considérations essentielles que nous devons développer dans un autre article.

Non, *nous ne savons pas tout* et des hommes éminents qui affirment cette vérité, font depuis quelques années des expériences qui le prouvent d'une manière incontestable ; des savants tels que William Crookes, membre de la Société royale de Londres, s'ingénient à construire des instruments bien simples, très-déliés, qui n'auront pas l'assentiment de toutes les académies, cela ils le savent ; mais quand il s'agit de rendre hommage aux intérêts supérieurs qui priment les vanités particulières, les chercheurs intelligents n'hésitent pas à publier le fruit de leurs travaux.

M. William Crookes a démontré, après constatation, que certaines causes jusqu'ici non étudiées par la science peuvent contrarier la pesanteur, alléger le poids des corps et faire mouvoir des objets sans contact.

Dans un tube de verre, où le vide aussi parfait que possible a été à tel point fait qu'une étincelle produite par la bobine Rumkorf ne pouvait y passer, il avait placé une balance formée avec un bout de paille ayant à ses deux extrémités une boule de moelle de sureau ; M. Crookes remarqua : que la chaleur con-

trarie la pesanteur ; 2° qu'en certaines conditions elle diminue le poids des corps ; 3° qu'elle fait élever et descendre tour à tour les balles de sureau ; 4° qu'elle les attire, si l'expérience est faite dans l'air, à la densité ordinaire, tandis que si elle est faite dans le vide, la chaleur la repousse ; ces expériences diverses ont été faites sans contact et à distance.

L'inventeur de cet appareil réfute victorieusement l'explication basée sur la production par la chaleur de courants d'air dans l'appareil, car il a réalisé un vide parfait ; il affirme que ces mouvements divers doivent être attribués à la radiation calorifique, puisque tous les corps suspendus librement sont frappés par ses ondulations. Les recherches comparées ont mis l'électricité hors de cause dans cette action. La chaleur solaire produit les mêmes résultats ; après avoir essayé avec toutes sortes de substances, on est resté convaincu que la chaleur repoussait l'index (1) tandis qu'il suivait un morceau de glace, comme le fait l'aiguille avec l'aimant, etc. Un autre petit appareil composé de quatre petites ailettes verticales qui, alternativement, sont peintes en blanc et en noir sur les faces qui se regardent, est placé sur une pointe d'acier de manière à pivoter ; les ailettes sont elles-mêmes supportées par des bras qui peuvent, comme dans l'anémomètre (instrument qui sert à mesurer la direction et l'intensité du vent), tourner horizontalement. Cet instrument fait une révolution entière en 182 secondes avec une bougie allumée placée à 50 centimètres. Il est établi que l'action de la chaleur varie en raison inverse du carré des distances, et que ces expériences de l'un des premiers chimistes d'Angleterre, ouvrent un champ illimité, nouveau, aux investigations de la physique ; leur importance est constatée par tout homme qui n'est pas l'esclave de l'égoïsme personnel et du parti-pris.

Ne se contentant pas de ces investigations, M. W. Crookes a voulu pénétrer, lui, un positiviste, dans le domaine des faits dits spirites, et là il a pu constater, aidé par M. William Huggins, auquel on doit les plus belles découvertes de l'analyse spectrale, et par M. V. Cox, etc., que la force qui s'échappe d'un médium tel que Home, peut faire varier le poids des objets, pesant plusieurs kilos,

(1) Aiguille qui se meut sur un pivot, et dont l'extrémité parcourt un cercle divisé. Ajoutons que ces détails scientifiques qui concernent le grand chimiste Crookes, se trouvent dans le *Quarterly*, journal of science, et dans les journaux anglais. Nous en avons fait un rapport sommaire d'après l'*Indépendance belge*, et dernièrement M. Camille Flammarion en a composé un article scientifique dans l'*Evénement* du 20 janvier 1876 ; à notre connaissance, il est le premier écrivain qui ait osé parler de ces faits importants dans un grand journal politique français, ce qui prouve de la part de la direction de l'*Evénement* une certaine indépendance d'idées.

avec des appareils spéciaux et un dynamomètre pour mesurer ces variations; ces princes de la science ont constaté de même que, avec la force nerveuse médianimique, qu'ils ont nommée : *force psychique*, on fait mouvoir des instruments de musique qui jouent des airs inconnus et enlever dans l'air des objets pesants qui retombent ensuite.

Non, *nous ne savons pas tout*; en nous, autour de nous, il y a des forces inconnues, en nombres incalculables, et nos recherches nous permettent de les apprécier quand nous voulons ne pas étudier légèrement les effets qui frappent nos sens. La vérité exige aujourd'hui que l'homme envisage toutes choses sans idée préconçue, car bientôt au moyen du somnambulisme, du magnétisme, de l'anesthésie, du Spiritisme, on saura mieux définir les modes d'action par lesquels l'âme peut se manifester; il nous sera prouvé qu'il y a aussi bien dans l'univers, une vaste existence spirituelle qu'il y a une vaste existence matérielle, et comme l'a dit un grand poète allemand : *Un esprit qui dort dans la pierre, rêve dans l'animal et s'éveille dans l'homme.*

P.-G. LEYMARIE.

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS.

Une expérience décisive à Cincinnati (Ohio).

Les détails suivants sont extraits d'un article publié le 26 décembre 1875, dans le *Cincinnati Daily Enquirer*, journal hostile aux phénomènes dits spirites et qui avait déjà consacré plusieurs colonnes de son journal pour prouver, à l'aide d'arguments et d'assertions, que la photographie spirite était une chose absurde et que le médium photographe Hartmann n'était qu'un vulgaire charlatan.

Il paraîtrait que M. Giles de Hyde-Park, Massachusetts, étant à Cincinnati, avait obtenu, à l'aide de M. Jay J. Hartmann, le portrait de ses enfants décédés, et qu'une foule d'autres personnes avaient les mêmes preuves de la puissance de ce médium, obtenues dans de telles conditions que toute fraude était impossible.

Fin décembre 1875, M. Hartmann, dans le but de mettre un terme à nos accusations (dit le *Cincinnati Daily Enquirer*, que nous traduisons textuellement), et de faire connaître son pouvoir médianimique, fit avec courage ce que bien peu de médiums eussent osé faire, en publiant une lettre dans laquelle il annonçait que le 25 décembre il soumettrait à un examen public et libre sa manière d'obtenir les photographies spirites.

Il invita les incrédules et surtout MM. les photographes de la ville de Cincinnati, leur offrant la possibilité de faire eux-mêmes

toutes les manipulations dans un local à leur choix ; ils devaient aussi apporter leurs clichés, marqués par eux, fournir l'appareil et les produits chimiques ; il ne demanda qu'à manipuler les plaques ou clichés en présence des photographes praticiens, pour montrer qu'il n'employait ni fraude ni tricherie. Dans l'épreuve finale, il abandonna ce privilège et ne toucha pas le cliché.

Le 25 décembre, seize personnes, dont cinq étaient des photographes praticiens, se réunirent dans l'atelier de M. Hartmann. En mettant la question au vote, on décida de se rendre dans l'atelier photographique de M. Vincent Cutter, n° 28, West Fourth Street. M. Cutter étant expert dans l'art de découvrir les *trucs* et M. Hartmann n'ayant jamais été dans son atelier, on crut qu'il serait doublement difficile pour lui de pratiquer la fraude dans une maison inconnue, entouré de sceptiques et de praticiens capables de découvrir immédiatement toute supercherie.

M. Hartmann accepta, exigeant cette seule condition, s'abstenir de toute raillerie, de toute action ou parole qui pourrait déranger l'harmonie et la tranquillité nécessaires pour assurer un résultat favorable. Cette offre courtoise et amicale fut acceptée de même, et tous se rendirent dans l'atelier de M. Vincent Cutter, où M. Hartmann les pria de s'asseoir en cercle autour de l'appareil et de se tenir par la main. Il voulait être fouillé et avoir les yeux bandés, mais les autres photographes refusèrent cette offre comme n'étant pas nécessaire.

M. Hartmann choisit M. F.-T. Moreland pour le représenter et pour s'assurer que l'opération était faite loyalement, et M. C.-H. Muhrman, photographe praticien, sceptique endurci ; tous les trois entrèrent alors dans la chambre obscure ; M. Muhrman avait apporté ses propres clichés, et lorsqu'ils furent préparés, ils s'approchèrent de l'appareil ; M. Muhrman, qui portait le châssis, fut choisi comme premier sujet à reproduire. L'opération commença au milieu d'un silence absolu, et MM. Muhrman, Moreland et Hartmann retournèrent avec la plaque dans la chambre obscure. Bientôt on entendit une voix : Il n'y a pas de résultat ! Grande joie parmi les sceptiques.

On prépara un autre cliché : M. Muhrman surveilla toutes les opérations faites par M. Hartmann, mais point de résultat. L'incrédulité triomphait de plus en plus. M. Cutter, propriétaire de l'atelier, sceptique de première force, l'un des meilleurs experts de la ville, fut alors choisi pour faire les manipulations. Hartmann paraissait abattu et ne voulut plus entrer dans la chambre obscure. Il se tint debout près de l'appareil, paraissant absorbé dans une profonde méditation. MM. Moreland et Cutter entrèrent seuls dans

la chambre obscure, et lorsqu'ils remirent le châssis dans les mains de M. Hartmann, celui-ci paraissait tellement distrait, qu'il put à peine le placer dans l'appareil; il appela deux assistants, les pria de poser leurs mains avec les siennes sur l'appareil. Cette troisième épreuve ne donna pas encore de résultats.

M. Hartmann pria M. Cutter de préparer une autre plaque; il semblait plus absorbé que jamais. M. Muhrman était auprès de lui, épiant chacun de ses mouvements. M. Cutter ayant terminé les préparations de la plaque dans la chambre obscure, en présence de M. Moreland, l'apporta dans le châssis et la remit dans les mains de M. Hartmann. Celui-ci choisit cette fois le docteur Morrow comme la personne à photographier; il pria une troisième personne de venir mettre les mains sur l'appareil. L'opération recommença au milieu d'un silence complet et absolu. Hartmann, très-agité, semblait faire une profonde invocation. On voyait en même temps trembler toutes les mains placées sur l'appareil, ce qui indiquait la présence d'un pouvoir inconnu. Après avoir exposé le cliché pendant quelques moments, M. Hartmann mit fin à cette terrible attente en couvrant l'appareil. M. Cutter ôta le châssis, et, accompagné de M. Moreland, se retira pour développer; Hartmann était debout près de l'appareil, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, tandis que les assistants, graves et silencieux, semblaient des juges attendant le verdict qui allait détruire les espérances les plus chères du spiritualiste, et lui prouver qu'en réalité la vie n'est qu'un vain songe.

Mais bientôt on entendit une exclamation de joie de M. Moreland et un cri de surprise de M. Cutter : *Un résultat!* Une expression de joie tranquille parcourut la figure de M. Hartmann, tandis que ses amis, croyant à peine possible la bonne nouvelle, accoururent accompagnés des sceptiques et des incrédules qui doutèrent un moment du témoignage de leurs yeux. Ils entourèrent M. Cutter qui présenta la plaque à la lumière, et là on vit, cachant en partie la tête du docteur Morrow, la figure bien distincte d'une jeune fille. Les traits de cette figure étaient même plus distincts que ceux du docteur Morrow lui-même. Chacun était étonné de ce résultat inespéré; Muhrman regardait Cutter et réciproquement dans la plus grande des surprises. Muhrman savait que la plaque était une de celles qu'il avait apportées; il était certain qu'elle était intacte quand elle avait été placée dans l'appareil. Enfin, le portrait était là, et tous étaient assurés qu'Hartmann n'avait pas touché aux plaques, pour les deux dernières expériences il n'était pas entré dans la chambre obscure. Comment cette figure se trouvait-elle sur le cliché?... tous l'ignoraient, mais enfin elle était là!...

Sceptiques et spiritualistes étaient également étonnés; mais personne ne manifesta des sentiments hostiles à l'égard de M. Hartmann; à la louange de tous, pas un mot impoli ne fut prononcé pendant le cours de ces diverses épreuves. Quoique MM. Cutter, Muhrman et autres n'admettent pas l'origine spirituelle de la forme sur le cliché, ils furent tous d'accord pour dire que Hartmann n'avait employé ni fraude ni tricherie pour faire apparaître la figure sur le cliché, attendu que pendant la manipulation il n'avait jamais touché le cliché ni mis les pieds dans la chambre obscure. Comment, à côté de la photographie du docteur Morrow, une figure de jeune fille avait-elle pu se dessiner, ainsi qu'une guirlande se former en arc au-dessus de leurs têtes?? Si l'image n'est pas ce que l'on affirme, c'est-à-dire la forme d'un esprit, que peut-elle être, comment est-elle venue se placer là?

Finalement, tous ceux qui étaient présents convinrent de signer le certificat suivant comme étant chose due et justement acquise par la conduite loyale de M. Hartmann :

« Par ces présentes, nous soussignés, ayant assisté à l'expérience publique de la photographie spirite donnée par M. Jay J. Hartmann, certifions que nous avons examiné et surveillé minutieusement les manipulations de nos clichés marqués par nous, et que, pendant toute l'opération dans la chambre obscure et dans l'atelier, nous n'avons pu découvrir le moindre signe de fraude ni de tricherie de la part de M. Hartmann. Nous certifions encore que, pendant la dernière séance, lorsque le résultat fut obtenu, M. Jay J. Hartmann n'a pas touché la plaque et n'est même pas entré dans la chambre obscure.

« J. SLATTER, C.-H. MUHRMAN, V. CUTTER, P.-J.
« WECKMAN, F.-T. MORELAND, T. TEEPLE (tous
« des photographes praticiens), E. SAUNDERS,
« WILLIAM WARRINGTON, JOSEPH KINSEY, BEN-
« JAMIN E. HOPKINS, E. HOPKINS, G.-A. CAR-
« NAHAN, WILLIAM SULLIVAN, JAMES P. GEPPERT,
« D. V. MORROW, M. D. et ROBERT LESLIE.

« M. Muhrman fit une objection à la première partie du certificat, non parce qu'il avait découvert une fraude, mais parce qu'il n'était pas dans la chambre obscure lorsque le résultat fut obtenu; mais il signa de bonne volonté quant à la dernière clause. Maintenant, il dit avec les autres : *Voilà le fait! qui peut l'expliquer?*

(Traduit du *Banner of Light*, par M. A. Bruce, professeur de langues.)

Concours sur l'influence sociale du Spiritualisme dans l'avenir.

L'Association Nationale Britannique des Spiritualistes a mis au concours cette question, il y a quelques mois : « *Quelle sera l'influence probable du spiritualisme sur la marche sociale de l'avenir ?* » L'association offrait deux prix : le premier devait être une grande médaille d'or, ou son équivalent en une somme de 500 francs. Le second était une somme de 250 francs ; ce concours était universel. Le comité de lecture devait posséder, avant le 1^{er} octobre 1875, tous les manuscrits des concurrents, écrits en anglais et sous enveloppe cachetée, portant chacun une devise, sans aucune indication du nom de l'auteur ; ce nom devait être enfermé dans une lettre, sous enveloppe cachetée et portant la même devise.

Chaque membre du comité, pour se faire son opinion particulière, ayant lu isolément chaque essai, émit librement son vote dans une réunion générale. A l'unanimité, la médaille d'or fut donnée à l'auteur de l'essai portant pour épigraphe cette citation biblique : « *Jette ton pain sur les eaux, tu le retrouveras après plusieurs jours.* » En ouvrant l'enveloppe correspondante, on trouva le nom de Miss Anna Blackwell, le traducteur, en anglais, des œuvres d'Allan Kardec.

Préférant le bien de la cause à une satisfaction personnelle, Miss Blackwell désira recevoir la somme de 500 francs, en or, pour la distribuer ainsi : — 125 francs, à l'Association Nationale Britannique. — 50 francs, pour participer à la souscription faite en reconnaissance des services rendus d'une manière si désintéressée, à la cause commune, par M. Harrison, fondateur du *Spiritualist*, journal qui en Angleterre fut le premier à défendre la vérité des rapports entre les vivants et les morts. — 50 francs, à M. Burns, rédacteur du *Human Nature*, journal qui ouvrit le premier ses colonnes à Miss Blackwell, pour lui permettre de propager les idées spirites parmi ses compatriotes. — 25 francs, à M. le docteur Sexton, rédacteur du *Spiritual Magazine*, savant très-dévoué à la cause et qui, pour elle, a souffert dans ses intérêts matériels ; il n'était que juste de lui faire une souscription, à titre de reconnaissance, comme il en a été fait pour le *Médium* et le *Spiritualist*. Enfin, 250 francs, à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, pour l'aider dans les pénibles circonstances actuelles.

Nous remercions Miss Blackwell pour son don fraternel et surtout pour son dévouement absolu à la propagation des vérités dont Allan Kardec fut le premier missionnaire ; ses traductions des

œuvres de la doctrine sont reconnues parfaites en Angleterre et en Amérique ; elles sont destinées à exercer une grande influence sur la marche de la cause, en aidant à ramener tous les chercheurs de ces pays aux bases fondamentales de l'éternelle vérité, à l'unité de doctrine prévue par Allan Kardec.

Un critique de parti pris.

Miss Blackwell, dans l'Essai qui a mérité la médaille d'or, a traité de la réincarnation, *sans prononcer le terrible mot* : Puisque des hommes éclairés, les plus distingués, couronnent une œuvre de mérite, abstraction faite de tous préjugés, n'est-il pas déplorable d'entendre dire à M. Aksakof, de Saint-Pétersbourg, dans sa réception à l'Association Nationale Britannique, à Londres, que la censure met de grands obstacles à la circulation, en Russie, de la littérature spirite des Anglo-Américains ; aussi, continue-t-il, n'y connaît-on pas les œuvres de Davis, Hare, Edmonds, Dale Owen, tandis que par une circonstance qui lui paraît inexplicable, on y trouve partout les ouvrages d'Allan Kardec. Peut-être, ajoute avec intention l'anti-réincarnationniste M. Aksakof, l'autorité suppose-t-elle qu'ils doivent être rangés dans la catégorie des curiosités littéraires, ou bien comme des œuvres nulles et inférieures, puisque la censure ne les a pas mises à l'index. Les spirites russes sont ainsi classés parmi les inconscients sans valeur ; c'est le pavé de l'ours.

Ce critique malveillant a traduit les œuvres de Davis ; aussi, *hors de son église, point de salut*. Comme tant d'autres, hélas ! il condamne, par préjugé, sans connaître, et nous ne doutons pas que s'il eût été membre de la commission nommée pour lire les essais dont nous avons parlé plus haut, il n'eût accordé, tellement est grande son ignorance au sujet de la réincarnation, son suffrage à Miss Anna Blackwell ; en couronnant un vaillant et vigoureux écrivain, il se fût indirectement donné une leçon de réserve et de courtoisie.

Devant les paroles du spiritualiste russe, M. Aksakof, reproduites par le *Messenger de Liège*, et tirées du *Spiritualist* du 15 octobre 1875, que doivent penser les honorables membres de l'Association Nationale Britannique, induits en erreur en croyant sur parole ce traducteur de Davis ? Que nos lecteurs de la Grande-Bretagne veuillent bien lire le *Spirits, Book* (le Livre des Esprits), traduit par Miss Anna Blackwell ; ils trouveront à chaque page une réponse péremptoire aux assertions erronées d'adversaires qui ne savent rien de la doctrine qu'ils attaquent. La logique du Maître réduit ces assertions hasardées à leur juste valeur.

Lettres sur la démonologie et la sorcellerie

PAR WALTER SCOTT.

L'illustre poète et romancier a publié en 1830, à la fin de sa carrière littéraire et judiciaire (1), un recueil de *Lettres sur la Démonologie et la sorcellerie*, *Letters on Démonologie and Witchcraft*, dont nous avons sous les yeux une traduction de M. Albert Montimont, sous le titre *Démonologie*, Paris, Ménard, 1838. C'est une esquisse animée et rapide du merveilleux dans l'antiquité jusqu'à nos jours; les magiciens des Pharaons, la pythonisse d'Endor, celle de Delphes, la démonologie et la sorcellerie chez les Romains, les Celtes et les différents peuples du Nord, tout ce que l'auteur appelle les préjugés de l'espèce humaine y est passé en revue et discuté. Si ce recueil est intéressant à parcourir comme livre de philosophie historique, il est indispensable comme complément aux œuvres de ce grand écrivain, car ces lettres donnent la clef d'une foule de fictions qui apparaissent fréquemment dans ses compositions. Walter Scott avait-il, comme certains de nos littérateurs, A. Dumas, E. Sue, G. Sand, reçu la mission de préparer le terrain où devait éclore plus tard le Spiritisme? était-il inspiré souvent à son insu par des amis invisibles? On doit le supposer en voyant que presque tous ses romans, surtout ceux destinés à retracer les mœurs, les coutumes et les traditions populaires de sa nation, reposent sur les croyances superstitieuses du moyen âge; ils ne font qu'indiquer certaines idées de revenants, de sorciers, de bons ou de mauvais génies sur lesquels la science spirite a jeté dans ces dernières années une si vive lumière. A ces divers titres, nos lecteurs nous sauront gré de leur donner quelques extraits détaillés de ces lettres. Si parfois le romancier a déteint un peu sur l'historien, comme dans son appréciation sur le rôle de Jeanne d'Arc; si ces lettres paraissent accuser chez leur auteur un trop grand fond d'incrédulité, elles n'en sont pas moins intéressantes à suivre, et toujours à côté de réflexions judicieuses on trouve des saillies piquantes.

Dans la première lettre, l'écrivain calédonien établit que le dogme incontestable d'une âme immatérielle a suffi pour accréditer la croyance aux apparitions; il voit dans la plupart des apparitions de véritables hallucinations, et, s'il a raison dans quelques cas, il a tort lorsqu'il veut faire de cette explication un système. Il est vrai que l'époque où ces lettres furent écrites et les opinions religieuses de

(1) W. Scott suivit d'abord la carrière du droit, devint shériff du comté de Selkirk et greffier des sessions à Edimbourg.

l'auteur doivent entrer ici en ligne de compte. Walter Scott, sans être un de ces puritains qu'il a si bien dépeints, était protestant, et, comme la plupart de ses coreligionnaires, il n'admettait volontiers aucun fait réputé miraculeux en dehors des livres saints, à moins d'une intervention directe de la divinité; il n'est donc pas étonnant qu'à l'opposé des catholiques qui voyaient des miracles et plus souvent le diable partout, son esprit prévenu et enclin au scepticisme ne trouve qu'erreurs des sens ou supercherie. Les efforts tentés par W. Scott pour étayer ses arguments, les recherches minutieuses auxquelles il s'est livré ne sont pas perdus. La *Démonologie* nous offre aujourd'hui une riche collection de faits appuyés sur des témoignages et des documents sérieux, tous s'expliquant par le Spiritisme et pouvant même se passer de commentaires. Ce sont pour nos frères, de l'autre côté de la Manche, de nouveaux éléments de conviction, venant à point nommé pour appuyer et consacrer les œuvres du maître Allan Kardec dont la traduction paraît en ce moment.

Prochainement, nous donnerons la première lettre de Walter Scott; aujourd'hui, nous offrons un extrait de son œuvre ayant trait aux évocations et aux guérisons.

« Le 8 novembre 1576, Elisabeth ou Bessie Dunlop, épouse d'Andro Jak, demeurant à Lyne, dans la baronnie de Dalry, comté d'Ayr, fut accusée de magie et de sorcellerie comme aussi de déception, pratiquées sur les gens du peuple. Comme on lui demandait par quel art elle pouvait dire où se trouvaient certains objets perdus ou prophétiser l'issue d'une maladie, elle répliqua que par elle-même elle n'avait ni connaissance ni science aucune sur de telles matières, mais que, quand on la questionnait sur de pareils sujets, elle avait l'habitude de s'adresser à un certain Thome Reid, qui mourut à la bataille de Pinkie, livrée le 10 septembre 1547, comme il l'affirmait lui-même, et qui lui résolvait toutes les questions qu'elle lui faisait. Elle décrivait ce personnage comme un homme respectable et paraissant déjà vieux, à barbe grise, et portant un justaucorps gris avec des manches amples, suivant la vieille mode. Une culotte grise, des bas blancs attachés autour des genoux, un bonnet noir sur la tête, fermé par derrière et ouvert par devant, avec des broderies de soie passées dans les plis, et un bâton-blanc dans sa main, complétaient la description d'un homme que nous pouvons regarder comme très-respectable pour le pays et l'époque. Interrogée sur sa première entrevue avec ce mystérieux Thome Reid, elle fit un exposé touchant des malheurs dont elle avait été accablée, et qui peut-être l'avaient portée à évoquer son extra-

ordinaire conseiller. Elle se promenait entre la maison et l'enclos de Nunkcastle, conduisant les bœufs au pâturage commun, gémissant comme une âme en peine, pleurant amèrement sa vache qui était morte, se désolant de son mari et de son fils qui avaient le mal du pays, espèce de maladie contagieuse qui courait sans doute alors, tandis qu'elle-même n'était pas encore bien portante, attendu qu'elle relevait de couches. Ce fut en cette occasion qu'elle rencontra Thome Reid pour la première fois : il la salua avec politesse et elle lui rendit son salut. « Sainte-Marie ! Bessie, dit l'apparition, « comment pouvez-vous tant gémir, tant vous désoler pour des « choses de ce monde ? » — « N'ai-je pas raison de m'affliger « vivement, répondit-elle, puisque nos biens dépérissent, que mon « mari est sur le point de mourir, que mon nouveau-né ne vivra « point, et que je suis moi-même encore si faible ? N'ai-je pas lieu « d'avoir le cœur triste ? » — « Bessie, répliqua l'Esprit, vous avez « déplu à Dieu en lui demandant une chose que vous n'auriez pas « dû demander, et je vous conseille de réparer votre faute. Je vous « le dis, votre enfant mourra avant que vous ne soyez rentrée à la « maison, vos deux brebis mourront aussi, mais votre mari recou- « vrera la santé et sera aussi vigoureux, aussi robuste que ja- « mais. » La bonne femme se consola un peu en apprenant que son mari serait du moins épargné dans la calamité si générale, mais elle fut très-alarmée en voyant l'homme surnaturel qui l'avait accostée passer devant elle, et disparaître par un trou qui se trouvait dans le mur de l'enclos, trop petit pour qu'un être vivant pût le traverser

Bessie Dunlop affirmait qu'il continua à venir la voir fréquemment et à l'aider de ses conseils ; et que, lorsqu'on la consultait sur les maladies des hommes ou des animaux, sur la manière de recouvrer les objets perdus et volés, elle était, en prenant l'avis de Thome Reid, toujours capable de répondre aux questions. Le conseiller, qui n'était réellement qu'un Esprit, lui enseigna en outre à surveiller l'opération des onguents qu'il lui donnait, et à présager, d'après leur effet, le rétablissement ou la mort du patient. Elle disait que Thome lui avait, de sa propre main, remis les herbes dont elle s'était servie pour guérir les enfants de John Jack et de Wilson de Townhead. Elle avait aussi secouru efficacement une femme de chambre de la jeune lady Stanlie, fille de lady Johnstone, dont la maladie, suivant l'opinion de l'infailible Thome Reid, était « un sang chaud qui se portait sur le cœur, » et qui lui causait des évanouissements fréquents. En cette circonstance, Thome composa un remède aussi puissant que le baume de Giléad lui-même. C'était

de l'ale extrêmement capiteuse qu'il avait fait bouillir avec des épices et un peu de sucre blanc, le tout devant être bu chaque matin à jeun. Pour cette ordonnance, les honoraires de Bessie Dunlop furent une mesure de farine et un morceau de fromage. La jeune femme se rétablit. Mais la pauvre vieille lady Kilbowie ne put guérir son mal de jambe, cette jambe était torse depuis longues années, car Thome Reid dit que la moelle de l'os avait péri et que le sang s'était glacé. Les opinions indiquent du moins prudence et bon sens, que nous les attribuions au sorcier Thome Reid ou à l'accusée dont il était patron. Les réponses faites en cas d'objets volés étaient aussi pleines d'adresse, et quoiqu'elles servissent rarement à faire rentrer les gens dans leurs biens, elles donnaient généralement de bonnes raisons pour qu'on ne les retrouvât point, de manière que le crédit de la prophétesse fut toujours à couvert. Ainsi le manteau de Hugues Scott ne put être attrapé, parce que les voleurs avaient eu le temps d'en faire un justaucorps. James Jamieson et James Baird eussent, d'après les indications de Bessie, retrouvé leurs charrues de fer qu'on leur avait volées, sans la volonté du destin qui décida que William Dougal, officier du shériff, un de ceux qui faisaient les perquisitions, recevrait moins de trois livres pour ne pas les retrouver. Bref, quoiqu'elle eût perdu un cordon que Thome Reid lui avait donné de sa propre main, et qui, attaché autour du cou des femmes en mal d'enfants, avait le pouvoir de mener leur délivrance à bien; cependant la profession de sage-femme qu'exerçait Bessie Dunlop semble avoir assez bien prospéré jusqu'à l'heure où elle attira sur elle le mauvais œil de la loi.

Interrogée plus minutieusement au sujet de son familier, elle déclara ne l'avoir jamais connu pendant qu'il était en ce monde, mais savait de science certaine que l'individu qui se nommait ainsi avait été réellement connu, durant sa vie sur la terre, sous le nom de Thome Reid, officier du laird de Blair, et qu'il était mort à Pinkie. Elle en était bien convaincue, car il l'envoyait en commission chez son fils qui lui avait succédé dans sa charge et chez d'autres de ses parents qu'il nommait, et à qui il ordonnait de réparer certaines fautes qu'il avait commises sa vie durant; dans ces occasions il lui remettait toujours des signes auxquels on reconnaissait aisément quelle était la personne qui l'envoyait. Une de ces commissions était assez remarquable. Elle avait à rappeler à un voisin certaines particularités qui devaient lui revenir dans la mémoire lorsqu'elle lui dirait, que Thomas Reid et lui-même étaient partis ensemble pour aller à la bataille qui se donna le samedi noir; que l'individu à qui s'adressait le message inclinait pour prendre

une direction différente, mais que Thome Reid l'avait menacé de poursuivre sa route seul ; qu'il l'avait amené à l'église de Dalry ; que là il avait acheté un tas de figues ; et qu'il en avait fait cadeau à son compagnon en les attachant dans son mouchoir ; après quoi ils s'en allèrent de compagnie au champ où se livra la bataille du fatal samedi noir, comme on appela longtemps la bataille de Pinkie... Elle disait encore l'avoir vu (son familier) dans les lieux publics, dans le cimetière de Dalry et dans les rues d'Edimbourg, où il se promenait comme tout le monde et prenait les marchandises exposées en vente sans que personne s'en aperçût. Elle-même ne lui parlait pas alors, car il avait défendu de venir l'accoster en pareilles occasions, à moins qu'il n'adressât le premier la parole. Par ses opinions théologiques, M. Reid paraissait appartenir à l'Église romaine qui, à la vérité, était fort indulgente pour les fées. Il disait que la *nouvelle loi*, c'est-à-dire la réforme, n'était pas bonne, et que la vieille foi reviendrait, mais pas absolument telle qu'elle avait été auparavant..... Thome Reid apparaissait devant Bessie, à ce qu'il semblerait, après trois sommations, et son commerce avec elle dura près de quatre ans..... Bessie Dunlop déclara encore qu'un jour, allant faire mettre son bidet aux ceps près du lac Restalrig, lac situé près de la porte orientale d'Edimbourg, elle entendit passer près d'elle un corps de cavalerie qui faisait un tapage si horrible que le ciel et la terre semblaient s'être confondus ; que ce tapage s'éloigna d'elle et parut se perdre dans le lac avec d'affreux retentissements. Pendant tout le vacarme elle ne vit rien, mais Thome Reid lui expliqua que le tapage était produit par les fées, qui faisaient une cavalcade sur terre.

L'intervention de Thome Reid, comme associé dans son métier de sorcière, ne servit de rien à la pauvre Bessie Dunlop, quoique son affection pour elle sembla être tout à fait platonique, puisque la plus grande familiarité à laquelle il se hasardait était de la prendre par sa robe lorsqu'il la pressait de venir avec lui à Elfland (à la cour des bonnes fées). Il ne lui servit non plus de rien que la magie dont elle fit commerce ne fût employée que *quid?* dans des vues légitimes et même bienveillantes. Les terribles mots écrits sur la marge de l'arrêt « convaincue et brûlée » indiquent suffisamment la fin tragique de l'héroïne de cette curieuse histoire.

Alison Pearson de Byrehill fut, le 8 mai 1588, jugée pour avoir évoqué les Esprits infernaux, et principalement pour les avoir fait apparaître à un M. William Sympson, son cousin, et au fils du frère de sa mère, qui, elle l'affirmait, était un grand érudit et un savant docteur en médecine..... La marge du registre de la Cour porte encore cette triste et brève mention : « *Convicta et combusta.* »

Les deux pauvres femmes sus-mentionnées sont d'autant plus dignes de compassion que, soit enthousiasme, soit imposture, elles n'exerçaient leur art supposé que dans l'intérêt de l'espèce humaine. »

Remarque : Faits de médiumnité voyante, de médiumnité guérissante et de matérialisation d'Esprits, il y a trois cents ans.

Phénomènes remarquables produits par un médium inconscient.

Chartres, le 15 février 1876.

Messieurs,

Vers le 5 novembre dernier, une jeune fille de Saint-Aubin-des-Bois (Eure-et-Loir), âgée d'environ 17 ans, est entrée en service dans une ferme de Bailleau-l'Evêque, près Chartres, d'où son père l'a retirée le 9 janvier dernier pour la placer à quelque distance de là, dans la famille Bréand, à Serez, canton de Courville, sur la ligne de Paris à Brest. Cette fille qui est médium involontaire à effets physiques, a déjà fait bien du bruit dans le pays. Voici ce qu'en dit le *Journal de Chartres*, à la date du 13 janvier :

« BAILLEAU-L'EVÊQUE. — Il nous revient de diverses sources qu'une ferme de cette commune sert, en ce moment, de théâtre aux excentricités d'un mystificateur inconnu. Nous avons entendu parler de danses fantastiques exécutées par les chandeliers, les cuillères, les fourchettes et divers autres ustensiles de ménage. Des pierres, des mottes de terre tombant on ne sait d'où, viennent désagréablement interrompre les repas et les veillées.

« Ces tours de passe-passe n'attireront pas à leur auteur, s'il est découvert, une condamnation aussi sévère que celle encourue par le fameux photographe médium Buguet. Il est à désirer cependant que cette comédie, beaucoup trop prolongée, se termine au plus vite. Nos renseignements nous portent à croire que cela ne peut pas tarder. » (Parbleu, la fille avait quitté le 9. Mais une prophétie vous pose, surtout un journaliste dont la bonne foi est connue). »

« Les populations, continue le journal, sont aujourd'hui trop éclairées et surtout trop intelligentes pour tomber dans un piège aussi grossier. »

Le même journal, à la date du 10 février, insère la lettre suivante :

« O....., le 7 février 1876.

« Monsieur le rédacteur,

« Malgré les préoccupations politiques du jour, nous ne pouvons

demeurer indifférents en présence des faits mystérieux qui s'accomplissent au milieu de nous.

« Naguère vous avez entretenu vos lecteurs de ce qui s'est passé à Bailleau-l'Evêque, dans une ferme où la présence d'une jeune domestique aurait produit des effets diaboliques tellement extraordinaires, que presque toute la contrée, à vingt kilomètres à la ronde, en a ressenti les frissons. Cependant, sur l'assurance que vous avez donnée qu'il n'y avait là que mystification et que la justice saurait bien punir le mauvais plaisant, auteur de tant de tribulations, bien des personnes s'étaient rassurées.

« Aujourd'hui, monsieur le rédacteur, il n'en est plus ainsi : c'est une rechute générale bien plus dangereuse, comme on le sait, que la maladie elle-même.

« En effet, la jeune personne dont il s'agit, éconduite de chez ses anciens maîtres, est entrée au service de M. Bréand, cultivateur à Serez, commune d'Orrouer.

« Or, à peine installée à son nouveau poste, le croiriez-vous ? Eh bien ! tout ce qui s'était passé là-bas se renouvelle ici avec une effrayante persévérance : terre, tuiles, morceaux de briques se détachent des plafonds en très-bon état et jonchent le pavé des salles ; puis, danses de couteaux, cuillères et fourchettes, et rondes de baquets à linge, etc., etc... Tout ceci s'est passé *de visu*, en présence des époux Bréand, dont le témoignage ne peut être mis en doute, et de plusieurs voisins et amis qui sont là pour le certifier (du moins à ce que l'on dit). En pareille occurrence, vous ne trouverez pas étonnant, monsieur le rédacteur, que l'on vienne frapper à toutes les portes pour obtenir cessation du mal et trouver l'exorciste qui pourra nous délivrer de pareils maléfices.

« Veuillez agréer.....

« *Un abonné faisant partie toutefois du petit nombre des incrédules,*

« E. F. »

Le *Messenger de Liège* du 1^{er} février contient une correspondance sur le même sujet :

« Les renseignements qui nous arrivent à l'instant même, non-seulement confirment la lettre précédente, mais feraient croire que la jeune personne est médium facultatif, c'est-à-dire, que les effets se produiraient lorsqu'ils sont demandés par un observateur, aussi bien que d'une façon spontanée et inconsciente. Déjà, nous dit-on, un médecin de Courville et un curé des environs se sont offerts, l'un pour guérir la fille d'une prétendue maladie, l'autre pour l'exorciser et chasser le démon. Les Esprits vraiment désireux de

s'instruire et d'instruire ne voudront-ils rien faire? Ces sujets, dit Allan Kardec, chapitre xiv, livre des *Médiums*, sont très-dignes d'observation, et l'on ne doit pas négliger de recueillir et d'étudier les faits de ce genre qui peuvent venir à notre connaissance : ils se manifestent à tout âge et souvent chez de très-jeunes enfants.

« Un chercheur habile et sérieux pourrait, selon nous, sans le moindre inconvénient, prendre la jeune fille en condition, observer, étudier à loisir sa faculté, enfin, faire part au public des résultats et conclusions auxquels il aurait abouti.

« Nous tenons à ajouter que l'Esprit ou les Esprits qui interviennent ici directement, loin d'être mauvais ainsi que le fait supposer la lettre citée ci-dessus, sont tout à fait inoffensifs et sans mauvaise intention. Jusqu'ici pas la moindre égratignure, pas le moindre carreau de cassé : simples signaux sortant du monde invisible ambiant et réclamant notre attention dans le but de nous faire une communication.

Tout à vous,

QUOMES.

Histoire de la matérialisation d'un Esprit à Guanajuato (Mexique).

(SUITE). — Voir page 41, *Revue* de février 1876.

22 avril 1875. — Dans les séances précédentes, l'Esprit matérialisé avait fait beaucoup d'efforts pour sortir de la chambre obscure; le rideau s'était agité à deux reprises et cela en présence d'un assistant vivant qui, par hasard, m'accompagnait. Les Esprits recommençaient à me dire et à croire que l'Esprit matérialisé n'attendait plus que la permission divine. Pour couper court aux discussions, je dus engager l'Esprit Micaela d'aller vers un éminent Esprit que je lui nommai, pour le supplier de me donner son opinion sur les difficultés présentées pour cette première sortie de l'Esprit matérialisé; puis, de m'indiquer le moyen de l'obtenir. Micaela me rapporte que le Maître l'a écoutée avec beaucoup d'attention; qu'il s'était enquis du but de l'opération, de la méthode que j'avais employée, des progrès obtenus et de la catégorie des Esprits qui m'assistaient; il promit d'aller voir la manifestation le lendemain.

Ce jour-là nous eûmes neuf Esprits. Après l'opération, Amélie me dit qu'elle avait eu deux élans; au moment de saisir le rideau, il lui a semblé être retenu. Je demande à Micaela si le personnage dont nous avons parlé hier est venu; il me répond affirmativement, dit qu'il a assisté à l'opération de la matérialisation de l'Esprit Amélie; il est parti pour revenir demain, avant l'arrivée des Esprits et le commencement de l'opération, il me dira son opinion. Je demande aux Esprits présents s'ils ont reconnu le per-

sonnage dont il est question. L'Esprit Amélie répond : c'était *lui*.

Le médium à qui je demande le signalement de ce bon Esprit me dit : stature ordinaire ; mouvements calmes ; cheveux blonds et un peu roux, ni longs ni courts ; yeux grands et mélancoliques ; teint un peu brun ; barbe épaisse un peu rousse ; parole affable et sympathique.

24 avril. — Neuf Esprits. Avant leur arrivée, le médium m'annonce celle de l'Esprit élevé à qui j'explique ce que j'ai fait, mon but, et la difficulté présente. Il me dit qu'il a tout vu et que l'obstacle à la sortie de l'Esprit matérialisé a pour cause la faiblesse nerveuse du médium, l'état de l'atmosphère (il vente violemment tous les soirs), et l'absence d'assistants vivants ; le phénomène serait plus promptement obtenu avec une nombreuse assemblée, dont le chiffre le plus restreint devrait être cinq personnes ; il vaut encore mieux être seul, dit-il, que d'avoir une compagnie ayant des dispositions contraires d'esprits. J'ai entrepris une chose considérable, qui demande beaucoup de persévérance.

31 mai. — Pendant le temps qui vient de s'écouler, plusieurs faits spirites se sont produits : Les pas et le frôlement du vêtement devenaient plus distincts ; deux petites sonnettes de table avaient tinté fortement ; on avait fait chanter le médium et deux chaises basses s'étaient approchées de lui ; on avait ouvert bruyamment la porte d'une armoire, taillé un fruit et posé entre les bras du médium un grand vase de fleurs qui en était éloigné. Depuis quelque temps on me disait d'entrer dans la chambre obscure avant d'ôter le rideau ; après une conversation de quelques minutes, il m'était commandé de l'ôter. L'entretien continuait encore quelques instants, après lesquels les Esprits prenaient congé les uns des autres.

Le 31 mai, il y avait un assistant vivant. J'avais attaché les mains et l'avant-bras du médium sur les bras du fauteuil. Les sonnettes tintèrent aussitôt le rideau baissé, et j'entrai vivement dans la chambre obscure ; je trouvai toujours attachés les bras et les mains du médium ; les Esprits me reprochèrent violemment ma méfiance. Une discussion s'ensuivit qui agita et affecta le médium, et la matérialisation en ressentit un point d'arrêt. Je me proposai de ne plus faire cette triste expérience.

6 juin. — Dix Esprits. — Les mêmes faits se répètent. — On me fait laisser une ouverture de 9 à 10 pouces, vers le haut du rideau, pour laisser entrer un peu de lumière dans la chambre obscure ; il faut que les yeux de la matérialisée s'y habituent peu à peu. — De petits coups frappés se font entendre ; — Une bobine de fil et une bague du médium sont jetés par l'ouverture laissée au rideau.

4 juillet. — Depuis le 6 juin, une petite chaise a été traînée près

du médium et le vase de fleurs a été placé plusieurs fois entre ses bras; des pas se font entendre dans la chambre; les coups avec la pointe du pied et du talon sont devenus chaque fois plus forts; il en est de même du frôlement du vêtement. Je me mets au piano pour chanter et pendant ce temps, le couvre-pied et le tapis du lit sont enlevés, roulés et placés sur une chaise. Un fichu est sorti de la malle du médium, placé sur son cou, et les deux tresses nattées de ses cheveux sont passées à travers les mailles en jonc d'Inde du dossier du fauteuil, elles sont attachées ensemble par des nœuds qui pour être défaits ont donné quelque travail; cela se renouvelle parfois. Les deux sonnettes sont venues, toujours après le chant, tinter à toute volée et les applaudissements ont augmenté chaque fois, toujours à l'intérieur de la chambre obscure. — On a versé plusieurs fois de l'eau de senteur, prise d'un flacon, sur le lit, sur le rideau et dans la chambre; un petit tableau placé très-haut fut décroché et mis sur les genoux du médium; un ballon en peau, de mon petit garçon, fut jeté par dessus le rideau après avoir rebondi dans la chambre obscure. Les Esprits m'ayant dit que les fleurs leur plaisaient, je faisais trois ou quatre petits bouquets destinés à tour de rôle à chacun d'eux; ils étaient emportés chaque fois, excepté lorsque nous avions des dames auxquelles ils étaient jetés par l'ouverture laissée au rideau.

Je ne parlerai plus de ces petits faits spirites, renouvelés chaque soir avec quelques variantes. Je consignerai simplement ceux qui ont un rapport direct avec l'Esprit matérialisé, qui a besoin d'une *saturation* plus abondante des fluides du médium pour pouvoir sortir.

24 juillet. — Un assistant, quatorze Esprits. — Pendant le temps écoulé depuis la 130^e séance, les phénomènes se sont tous reproduits avec plus d'accentuation chaque jour. Aujourd'hui, le rideau s'écarte d'un côté, deux fois, mais on ne peut rien distinguer.

Le 25. — Pendant le chant, la main de la matérialisée a été vue écartant le rideau et m'a jeté un bouquet. — Le 26. Le rideau s'écarte; la forme blanche et indécise est vue par les assistants, deux s'en effrayent; ils ont vu également le bras et la manche du vêtement. — Bouquets jetés ou enlevés, etc. — Le 30. Phénomènes habituels. — La main droite paraît deux fois, ainsi que le bras jusqu'au coude. — Le 31. Faits spirites variés. En retournant à ma place, deux mains qui sortent par un des côtés du rideau, applaudissent vigoureusement et se retirent; bouquets jetés aux dames.

(A suivre.)

POÉSIE SPIRITE

LE CHIEN ET LE CHAT

Fable

Triste, la patte en l'air, et la tête penchée,
Léchant quelques lambeaux de sa robe écorchée,
Se trainant... et saignant encor,
Un jour, à son chenil allait le vieux Médor.
Dans son œil que d'intelligence!
« Instinct, » me diras-tu, philosophe ergoteur.
Non ; et si par le corps il sentait la souffrance,
Il souffrait aussi par le cœur.
Oh ! laissez-lui son cœur, pour lui je le réclame,
Il est bon, fidèle, humble, doux ;
Il sait si bien aimer. N'aurait-il pas une âme !
Tout comme nous ?

Mais écoutons le chat : « Le barbare, le lâche !
« Il t'a dix fois, vingt fois, frappé de sa cravache,
« Lui ton maître... toi, son ami !
« Et pour toi, Médor, j'ai frémi.
« Oser te soupçonner, toi si noble de race,
« Si modeste au logis, si vaillant à la chasse.
« Ces oiseaux braillards et dorés...
« Est-ce toi?... Moi, je sais qui les a dévorés.
« Voilà bien la justice !... Écoute : à la nuit close,
« A cette heure où chacun profondément repose,
« Il faut tout égorger : poules, faisans, pigeons.
« Tout enfin, canards et dindons.
« Si vient un malfaiteur, loin de donner l'alerte,
« Il faut adroitement tenir la porte ouverte.
« Il faut... De mon projet ne va pas t'effrayer,
« Sur la paille pousser la braise du foyer.
« Qu'il soit brûlé vivant ! Qu'en dis-tu, camarade ? »

Médor ne souffla mot pendant cette tirade.

Dans sa niche, après un effort,

A demi mort,

Il répondit enfin : « Le conseil est perfide.

« Je ne prendrai jamais la vengeance pour guide.

« As-tu jamais senti ce que pèse un forfait ?

« Laisse là tes fureurs, Raton, je t'en conjure.

« Il est beau de jeter un voile sur l'injure ;

« S'il faut se souvenir... c'est du bien qu'on nous fait.

L'ESPRIT FRAPPEUR.

NOTA. — Cette pièce a été traduite en vers patois par M. Achille Mir, l'un de nos poètes languedociens.

NÉCROLOGIE

Courage et consolations que donne notre croyance.

Messieurs,

Le jeudi 30 décembre 1875, à six heures du matin, ma sœur vit une femme assise près du feu allumé dans sa cheminée ; son visage était défiguré par de grandes souffrances ; elle portait un bonnet à grandes bandes plates, aux bords festonnés, semblable à ceux qui servent de coiffure pendant la nuit. Dans le principe, elle crut reconnaître sa belle-mère, malade d'une névrose, et peu après, sa mère, mais ce ne pouvait être réel, car elle ne porte pas cette coiffure, et d'ailleurs elle jouissait d'une bonne santé. Spirite convaincue, cette vision frappait beaucoup ma sœur qui fit part de ce phénomène à son mari, à moi ; nous ne pûmes rien conclure.

Le lendemain, notre mère, par suite d'un regrettable accident, faillit être presque entièrement brûlée ; pendant treize jours d'horribles souffrances, elle a mille fois souffert le martyre sans jamais proférer une plainte. Ma digne et bonne mère n'avait aucune instruction, elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait admirablement compris la portée de la doctrine d'Allan-Kardec, qui, pour elle, était un continuateur de la grande école du Christ ; elle ne s'était pas détachée de la foi catholique. Ma sœur était chez elle, à une heure de notre village, quand la sainte femme mourut, et sa dernière toilette terrestre était préparée ; son premier mot, en la voyant fut celui-ci : *Voilà celle qui m'est apparue !! c'est vous, ma mère, que j'ai vue !!* En effet, la défunte était coiffée du bonnet dont il a été question plus haut, comme étant le plus convenable devant l'austérité de la mort.

Nous sommes tous convaincus que son Esprit, à l'état de dégagement, pendant son sommeil, est venu le 30 décembre pour nous prévenir de sa mort prochaine, alors que son corps était en parfaite santé. D'après le caractère compatissant et charitable de ma mère, on pouvait conclure qu'elle était l'incarnation d'un Esprit avancé et que sans doute, vu ses épreuves terribles, elle se rachetait pour ses existences passées, ce que la communication qu'elle a donnée prouve surabondamment.

Quand il s'agissait des souffrances d'autrui, elle laissait tout pour aider son prochain et lui porter secours ; jamais, à quelle heure de la nuit que ce fût, elle ne se refusa, qu'il pleuve ou qu'il neige, à courir vers le docteur ou le pharmacien qui restent à 4 kilomètres de Cuffies ; elle soignait les vivants, elle ensevelissait les morts, ou-



bliait de manger, et mon père la grondait parfois, car il la voyait dépérir et, souvent même, rester gravement indisposée. Elle recommençait le lendemain, car le malheur des autres lui rendait la vigueur et le courage.

Par dérision, *hélas! on rit de tout!* on l'avait surnommée *la sœur de charité*. Comment peut-on rire des actes accomplis par le désintéressement matériel le plus absolu?...

Ma mère a donné le jour à dix enfants ; six sont morts à un âge où l'on dit : ils sont élevés ; l'un de mes dix frères fut brûlé vif, devant ma mère qui, incapable de bouger pour cause de maladie, eut l'horrible douleur de ne pouvoir aller à son secours.

C'est une existence courageuse, pleine de résignation ; celle qui fut la pauvre femme sur terre, doit être dans l'erraticité un Esprit au fluide brillant et pur, ce dont nous avons la certitude ; nous sommes tous péniblement éprouvés, mais calmes, car nous croyons après avoir compris, et nous avons la conscience que le Spiritisme, cette doctrine bénie, ne conduit pas à la folie dont il est l'antidote le plus sûr ; grâce à lui, nous nous aimons dans notre famille et nous comprenons que l'amour, seul, peut unir les hommes et les rendre solidaires.

Votre frère en croyance,

H. COUTANT, à Cuffies, par Soissons (Aisne).

DISSERTATIONS SPIRITES.

Communication de William B. Astor, de New-York.

(Traduit du *Banner of light* du 15 janvier 1876, par mademoiselle Henebry).

Cette remarquable dictée médianimique est un grand enseignement donné aux hommes ; elle est digne de toutes nos méditations, car l'Esprit qui parle était le plus riche propriétaire des États-Unis d'Amérique.

« Un homme riche vivait somptueusement tandis que le mendiant passait devant son palais en souffrant les angoisses de la faim. C'est moi, William B. Astor, le grand propriétaire américain, ayant possédé 3,000 maisons d'où je tirais mes revenus. Et maintenant, il me faut raconter l'histoire de l'homme mort.

« Pensez à mon désappointement, à mon étonnement, lorsque je suis entré dans l'autre monde avec mes facultés bien éveillées, ma vue augmentée, mon ouïe plus fine ? Et maintenant, pensez à celui qui demandait l'aumône pendant son passage sur cette terre, et que

je vois ici arriver, vêtu splendidement, non de pourpre et de lin, mais entouré de l'auréole fluidique la plus pure, en un mot : tout rayonnant; il m'a demandé que je le laisse m'assister pour me conduire dans une plus heureuse sphère.

« Je le regardai avec curiosité et lui dis : « Savez-vous à qui vous parlez ? »

— Oui, répondit-il, vous êtes mon frère, et en échange de vos refus pleins de vanité, lorsque je vous demandais l'aumône sur la terre, je viens, en ce jour, vous aider dans votre nouvelle demeure; certes, vous n'êtes pas ici ni aussi riche ni aussi puissant que vous le fûtes sur terre. — Alors, dis-je, c'est là votre manière de vous venger?... — Oui, reprit-il, c'est notre manière dans ce monde de la liberté; chaque bonne action allume en nous l'étincelle divine, celle de l'union dans la spiritualité.

« N'est-ce point là une histoire très-étrange, bien merveilleuse? racontée par un homme tel que je le fus?... Un Esprit qui me guide, me pousse à faire cet aveu, bien franchement, la conséquence qui en résultera devant être pour moi de ne plus être autant punissable que je le suis; cet acte doit me réconcilier avec ma conscience.

« J'ai fini... si mon histoire peut vous être utile, si elle a quelque intérêt, acceptez-la..., sinon, vous pouvez la rejeter comme chose indifférente. La force, l'énergie, la persévérance, en vue de ma seule personnalité, sont encore les qualités dominantes de mon individualité, et je suis venu vers vous avec l'espoir de perdre à votre contact ces impressions misérables qui alourdissent ma pensée.

« Si je n'ai pas accompli la tâche qui m'était imposée sur la terre, c'est que j'ignorais complètement la loi; je pouvais beaucoup et n'ai vécu que pour moi, en véritable égoïste. Je n'ai pas fait à autrui ce que j'aurais voulu qui me fût fait. »

L'Esprit et la matière.

Médium, M. Nivej.

La matière existe non-seulement sous la forme pondérable et circonscrite que nous lui connaissons, et qui résulte de son assujettissement aux lois de cohésion, d'attraction, d'affinité et de gravitation, mais elle existe aussi sous des formes qui n'affectent pas nos sens actuels encore trop imparfaits pour les saisir. A l'état fluide qui est sa forme native, première, élémentaire, elle est absolument inerte, ayant atteint le suprême degré de tension et n'étant pas soumise à la pesanteur; son élément est l'atome indivisible; elle occupe l'espace en entier et les mondes, qui tirent d'elle leur origine, se meuvent dans son sein.

Nous nommerons matière pondérable la matière plus ou moins condensée qui obéit à la loi des mondes ; et, fluide universel, ou mieux, matière cosmique, celle qui n'est pas soumise à la gravitation.

Il y a cependant d'autres substances dans l'univers. L'intelligence qui, par elle-même, n'a pas d'action directe sur la matière, ne saurait prendre part à l'œuvre de la création, si Dieu n'avait mis sous sa dépendance un fluide particulier. Elle s'en vêtit comme d'une cuirasse : c'est par son intermédiaire qu'elle perçoit la matière et qu'elle a prise sur elle ; « c'est l'instrument qui la sert et sur lequel, en même temps, elle exerce son action. » On l'appelle fluide périsprital. D'où provient-il ? Est-ce un dérivé, une quintessence de la matière ? Nous serions portés à le croire, sachant que la nature ne procède pas par bonds, mais par continuité et par gradations successives. Toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il diffère essentiellement de l'intelligence et de la matière, sa manière d'être nous paraissant distincte et indépendante. L'intelligence est active, vit et progresse ; la matière est passive et subit des transformations. L'intelligence agit par elle-même et ses actes sont raisonnés, intentionnels ; le périsprit est un instrument docile qui imprime la forme au type conçu par l'intelligence. *Mens agit at molem.*

Dieu a créé l'être intellectuel simple et ignorant, c'est-à-dire sans science et sans expérience, mais il lui a donné pour guide le libre arbitre et la conscience ; pour mission la recherche et la pratique du bien. Mais avant d'atteindre à la perfection suprême qui est le but de sa destinée, c'est-à-dire avant d'arriver à l'entière connaissance des plans de Dieu, l'intelligence doit traverser la matière, pérégrination qu'elle ne peut accomplir sans expérimenter la vie sous toutes ses formes. En effet, il faut qu'elle sache et qu'elle connaisse, autrement comment pourrait-elle juger et apprécier ? Il est donc nécessaire qu'elle passe successivement par la filière des existences, s'élevant d'échelons en échelons dans la série vitale et laissant, à chaque gradation, comme gage du progrès accompli, une imperfection de la matière.

Au début de son individualisation, l'intelligence est plongée dans la matière ; elle la sillonne comme l'éclair sillonne la nue ; elle la pénètre et s'y meut comme l'oiseau dans l'air, comme le poisson dans l'eau, mais elle est sans armes et ne peut rien faire. Sitôt qu'elle s'est vêtue de périsprit, elle acquiert l'empire et la lutte commence. Alors elle devient Esprit, car il convient, pour plus de précision, de réserver ce nom à l'être complexe, produit de cette union, et de le lui conserver tant qu'il restera associé à la matière,

c'est-à-dire aussi longtemps que durera pour lui la période des incarnations. Quand cette union est irrévocablement accomplie, le fluide périsprital, sous l'action directe de l'intelligence, se combine avec la matière, rompt son inertie, lui donne la forme, entretient l'activité des organes, en un mot l'anime et la rend propre à remplir toutes les fonctions vitales en lui transmettant des propriétés qu'elle n'a pas.

Les Esprits sont chargés de la formation des mondes ; à cet effet, ils condensent et agglomèrent la matière cosmique, préparent et provoquent les métamorphoses et les combinaisons multiples et variées dont elle est susceptible ; ils la modifient, la transforment et la travaillent ; ils l'élèvent à la hauteur de leurs conceptions et l'approprient aux convenances de leur habitation temporaire en se conformant, d'ailleurs, aux lois immuables établies par Dieu. En un mot, ils la font sortir de l'inertie en l'assujettissant aux lois de la pesanteur.

Quand la matière constituante d'un monde est ainsi agglomérée, que la masse qui le compose a pris forme et se trouve définitivement engrenée dans le mouvement régulier des sphères, l'Esprit, poursuivant sa tâche, trie les matériaux mêlés et confondus ; il les combine sous mille formes diverses ; il dispose les éléments moléculaires dont l'agrégation et l'agencement forment les corps constituants des globes et assouplit la matière, la vitalise, et finalement se manifeste à l'incarnation sous des types d'abord rudimentaires, mais qui deviennent graduellement de plus en plus parfaits. C'est ainsi qu'il traverse successivement toutes les phases de l'existence. La vie, à tous les degrés, c'est l'esprit qui agit sur la matière ; partout où se rencontre un organisme capable de transformer et de diversifier la matière, même parmi les infiniment petits de la création, c'est une intelligence en travail qui s'exerce à la vie.

Tel est le rôle de l'Esprit dans la création. Tant qu'il est uni à la matière il la gouverne, mais il concourt à sa transformation en se l'assimilant pour ainsi dire. Il la rend plus souple, plus impressionnable ; il la spiritualise et la force à lui fournir des organes plus parfaits, plus sensibles, plus délicats. Sa condition s'améliorant à mesure qu'il prend de l'empire sur elle, il sent instinctivement que son propre avancement est subordonné à l'état de perfection où il l'amène. Plus vite il la purifie, plus vite il s'élève dans la hiérarchie des existences. Au commencement elle pèse sur lui de tout son poids, mais il finit par se dégager vainqueur, comme Christ du tombeau ; et c'est seulement alors qu'il lui est donné de contempler sans éblouissement la lumière éclatante qui émane du centre de vie et de vérité.

Nous savons, par l'enseignement des Esprits, que le pèrisprit offre à l'intelligence et à la matière le point de contact qui leur manque. Si donc l'on parvient, d'une manière quelconque, à constater l'existence du fluide pèrisprital, on constatera, par cela même, la persistance de la vie par delà la tombe.

L'histoire cite des exemples remarquables de personnes douées de la faculté de seconde vue; l'Eglise reconnaît la réalité des manifestations d'outre-tombe; des hommes instruits, impartiaux et de bonne foi, ont décrit les phénomènes d'apparitions dont ils furent témoins; mais la science officielle, imbue de préjugés, quoiqu'elle prétende n'admettre que des faits dérivant de l'expérience, conteste de prime-abord les preuves que nous lui offrons : les conséquences qui en découlent disloqueraient le cadre de ses théories. Après avoir professé avec ostentation et fracas que « la force est une propriété de la matière et non une cause de propriété, » que « la recherche des causes premières est bonne seulement pour occuper l'enfance de l'esprit humain, » il serait dur et humiliant d'enseigner le contraire. Les savants, esprits forts s'il en fut, je parle des savants aux vues systématiques et non des savants de premier ordre qui désembourbent de temps à autre le char du savoir et le remettent sur une voie plus large et plus sûre, sont tous saisis de la folle peur du ridicule et n'osent aborder sérieusement l'examen de faits qu'ils qualifient de surnaturels. Mais le surnaturel est ce qui est au-dessus des forces de la nature. Est-il un dynamomètre qui puisse mesurer la portée de ces forces? Il n'y a point de surnaturel : du moment qu'un fait se produit, c'est qu'il est conforme aux lois existantes.

La science, avec ses méthodes d'investigation, ne saurait admettre la réalité des manifestations d'outre-tombe, tant qu'elle ne les verra pas se reproduire à volonté dans des conditions nettement déterminées. Malheureusement la faculté de percevoir par-delà la limite des sens, résultat d'une action magnétique fugitive et intermittente, est l'apanage d'un très-petit nombre. Se généraliserait-elle, et sera-t-il donné à l'incarné de percevoir d'une manière permanente le monde des Esprits? Pourquoi pas, puisque le progrès est indéfini? Il y a cent ans, qui se doutait que l'électricité allait devenir un agent pour ainsi dire domestique, utile auxiliaire de l'humanité? Qui se doutait qu'en décomposant le rayon lumineux transmis par un astre situé dans les lointains de l'espace, on parviendrait à déterminer les substances diverses qui entrent dans la composition de sa masse?

La science est fatalement arrivée à scruter la nature intime, l'essence même de la matière. Seulement la science n'envisageant

que les corps, leur attribue des propriétés qu'ils n'ont pas. En dehors de ceux-ci, elle n'admet rien de réel, méthode incomplète et restreinte qui conduit forcément à cette conclusion monstrueuse, que l'ensemble des facultés intellectuelles et morales est une manière d'être, une modification de la matière. Mais la science ne peut rester indéfiniment dans cette impasse. Aidons-la à en sortir, et, partant du pôle opposé, marchons à sa rencontre. Nous finirons bien par la rencontrer au point de contact de l'intelligence et de la matière.

On n'a point encore tourné le feuillet des œuvres de la création où se trouve l'explication du pourquoi de l'union de l'esprit et de la matière, mais ce n'est pas un motif pour refuser d'admettre l'existence de cette dualité. En attendant, étudions les faits qui s'y rattachent et les conséquences qui en découlent, et cherchons patiemment de nouveaux points de vue d'où nos regards porteront plus au loin.

Ton père et son groupe.

Marseille, décembre 1875.

Ce qui rapproche du Spiritisme.

SUITE. — (Voir la *Revue* de février 1875.)

Si les hommes qui se déclarent les ennemis acharnés du Spiritisme connaissaient la position malheureuse de ceux qui, de leur vivant, se sont insurgés contre les vérités essentielles qui dominant et font la destinée de chacun, ils changeraient bien vite de manières et de langage. Si les malheureux aveugles qui appellent la répression contre cet acte de charité évangélique, qu'ils nomment les pratiques spirites, comprenaient le mal auquel les entraînent la colère et l'orgueil blessé, ils prieraient Dieu de daigner répandre partout cette vérité qu'ils malmènent faute de la connaître. En effet, qu'ordonne le Spiritisme? Il ordonne le pardon, non-seulement celui qui est désintéressé, que tout le monde n'est pas capable de comprendre et surtout d'exercer; mais surtout au plus grand nombre, *le pardon nécessaire*, en dehors duquel nul ne peut à son tour en espérer. « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; » celui qui prononce ces paroles sorties d'une bouche divine et ne pardonne pas, se juge et se condamne lui-même autant de fois qu'il l'a dit. — Le spirite qui refuse miséricorde à ses ennemis, dans le fond de son cœur, se considère lui-même comme un criminel indigne de pardon; il sait ce qui l'attend, car la doctrine spirite, si conforme à la justice sous tous les points de vue, est compréhensible pour tous, il

n'est pas d'homme jouissant moyennement des facultés les plus ordinaires qui ne soit capable de la comprendre. La vérité s'accommode d'un langage simple, elle fuit les chemins tortueux couverts de ténèbres factices.

Que dit le Spiritisme à ses adeptes? rien autre chose que ce que dit l'Évangile lui-même : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit; faites aux autres le bien que vous désireriez pour vous-même. Puis vient la sanction : On vous fera la mesure que vous aurez faite à votre prochain ; non pas la même pour tous, mais à chacun selon la justice, car Jésus, l'Envoyé divin, a dit : « A chacun selon ses œuvres. » Quant à la durée de la peine, elle dépend, dans la plus large mesure, des actes de celui qui y est soumis; de même pour son intensité. Point de faveur non méritée, point de punition imméritée non plus. Nul n'est sauvé *gratis*, parce que ce serait une injustice et que les paroles du Christ : *A chacun selon ses œuvres*, deviendraient par cela même de la dernière fausseté. — Et c'est contre cette manifestation de la justice la plus exacte que l'intelligence humaine puisse concevoir, que se soulèvent certaines oppositions auxquelles l'avenir ne voudra pas croire. (A suivre.)

AVIS IMPORTANT

La Cour de cassation a confirmé le verdict des deux premières juridictions; inclinons-nous devant la chose jugée. Celui qui est juste n'a pas de grâce à demander; c'est une question de dignité que chacun doit approuver.

Quelques personnes dévouées ont préparé une adresse qu'elles ont envoyée à nos amis; M. P.-G. Leymarie, qui n'a pas la prétention d'arrêter l'initiative individuelle ou collective, doit personnellement rester étranger à tout ce qui se fait en ce sens.

Nous appelons spécialement l'attention de nos abonnés sur *l'Arène philosophique*, revue mensuelle psychologique, dont le *spécimen* vient de paraître et est adressé *franco* sur demande, 15, rue de Trévise, Paris.

AVIS IMPORTANTS

Nous ne pouvons ouvrir une souscription pour les victimes du puits Jabin un mois après l'événement, nos lecteurs ayant remis leurs offrandes à leurs journaux respectifs.

Nous avons reçu 10 fr. du groupe de Saint-Maur; 2 fr. de M. Algol; 1 fr. de M. Bacquerie et 3 fr. de M. Gatoux-Hoguet; 3 fr. de M. Latapie; 1 fr. de madame Dunant; 1 fr. de M. Brunet; en tout 21 francs, que nous envoyons directement au maire de Saint-Etienne.

Une circonstance imprévue remet entre nos mains quelques volumes de la *Démonialité*, qui seront vendus comme précédemment, 10 fr. 50, port payé.

Le Gérant : A. BOURGES.